

L'ancienne maison communale

Le style quenastois

Le monument aux morts

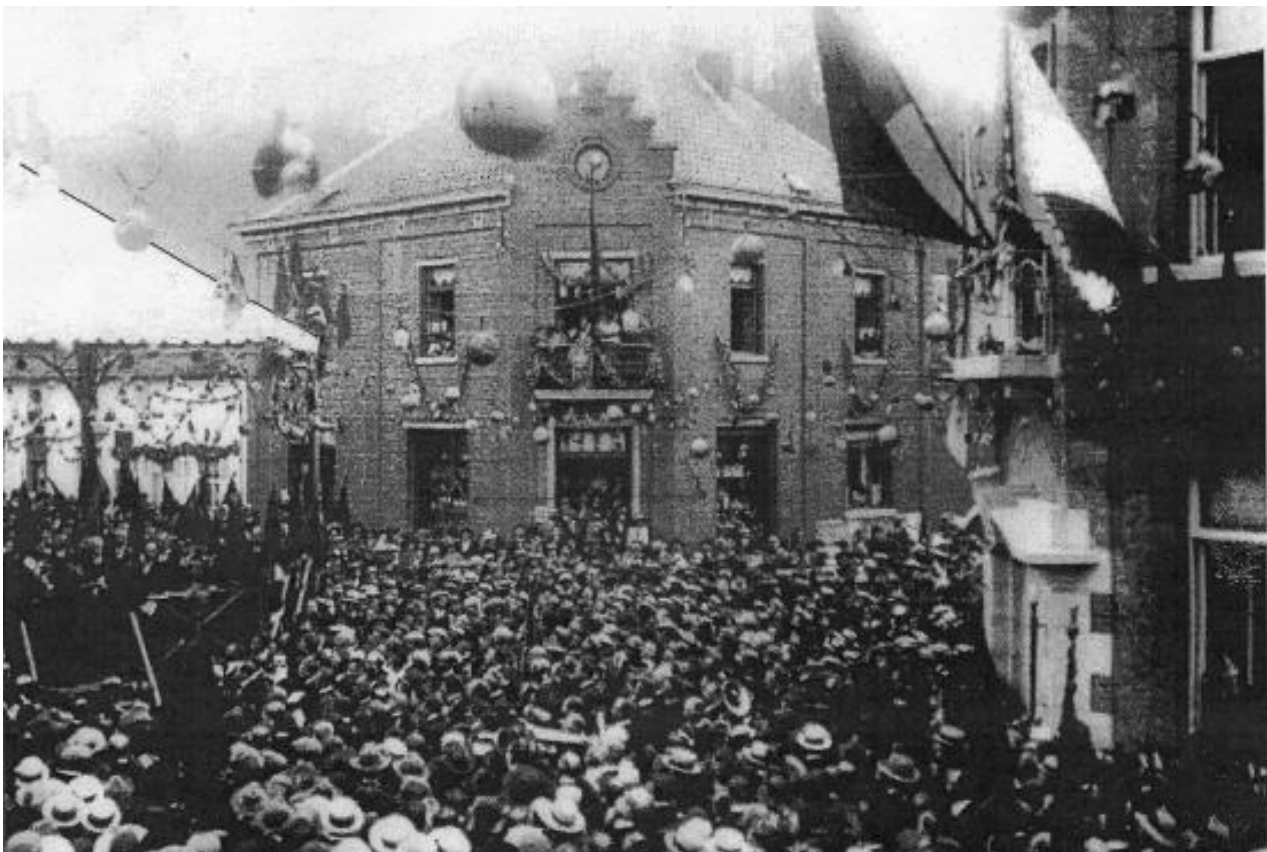
L'ANCIENNE MAISON COMMUNALE ET LE STYLE QUENASTOIS

Aujourd'hui, c'est dimanche d'élection et, dans les nombreux cafés du Faubourg, les hommes attendent fébrilement les résultats. Attablés avec les copains, ils passent en revue les bonnes et les mauvaises actions de la majorité sortante. Dans la douce chaleur d'un soir de septembre, les femmes discutent entre voisines sur le pas de la porte tout en surveillant leur ménage. Voilà, vous êtes dans l'ambiance.

C'est en 1889 qu'on éleva cette **bâtisse** en vue d'y héberger la maison communale qui se trouvait auparavant sur la place devant l'église. Elle a été largement **financée par la société des carrières** — le bourgmestre de l'époque, Maurice Urban, n'étant autre que le fils du directeur de la carrière. La porte d'entrée se situait à l'origine dans l'angle où l'on voit aujourd'hui le monument aux morts érigé après la guerre de 14-18. Après la fusion des communes en 1977, elle devint un bureau de police et, depuis la fusion de la gendarmerie et de la police, une maison particulière.

Dès que les premiers résultats sont annoncés, tout le monde se rassemble devant la maison communale et la liesse peut commencer dans le parti des vainqueurs. La foule se presse et se bouscule. Des garçons courent en tous sens rapporter les résultats à la grand-mère. La bière coulera dans les gosiers desséchés, bière de Quenast bien entendu. La fanfare jouera de bon cœur et la soirée sera longue. Mais demain c'est lundi...

Au milieu de ce carrefour se trouvait autrefois un **kiosque**, car ce croisement était naturellement un point de passage animé du village où se tenaient les ducasses, les bals populaires, les rendez-vous philharmoniques et les discours électoraux. C'était le passage le plus indiqué pour accéder aux carrières ou à la gare, aller à Rebecq ou au marché de Tubize.





LE STYLE QUENASTOIS

L'**architecture quenastoise** qui caractérise cette ancienne maison communale s'appliquait aux immeubles de prestige et aux habitations des employés des carrières. On peut l'admirer dans quelques autres constructions à Quenast, par exemple : les anciens bureaux des carrières, les habitations jumelles de la cité de la Vallée et quelques maisons dispersées dans Quenast, construites à la même époque.



C'est un type de maçonnerie assez particulier, puisqu'il place les briques aux angles, aux piédroits, aux pourtours des baies, aux linteaux et aux saillies, et de la pierre de porphyre équare en façade selon un **appareillage polygonal**, pour les panneaux entre les baies. La pierre y est disposée, non pas de manière à former des lignes horizontales, mais à créer une **mosaïque**. Contrairement à la pierre bleue calcaire, le porphyre ne se scie pas facilement. Il faut l'éclater ou le briser. Cela génère une grande quantité de pierres dont on ne peut extraire des pavés. C'est donc ces « déchets », dont la carrière disposait à profusion, que l'on a valorisés en pierres de construction.



Le travail obligatoire, à Quenast ou en Allemagne !

AVIS À LA POPULATION

PAR ORDRE DE L'AUTORITÉ ALLEMANDE, TOUS LES HOMMES DE 17 À 55 ANS
DEVRONT SE PRÉSENTER *[suivent les dispositions pratiques]*
CEUX QUI MANQUERONT AU CONTRÔLE SERONT IMMÉDIATEMENT TRANSPORTÉS,
SANS DÉLAI ET PAR VOIE DE CONTRAINTE, AUX LIEUX OÙ ILS DEVRONT TRAVAILLER.

C'est par ces affichages que l'occupant allemand **enrôla de force**, à partir de 1917, de nombreux hommes réputés sans travail afin de les utiliser dans les industries allemandes.

En envahissant la Belgique, les Allemands, par les mesures d'interdictions et de réquisitions, provoquèrent l'**arrêt de l'activité** au sein de nombreuses entreprises qui dépendaient directement des matières premières venues de l'étranger. Le **blocus maritime** décrété par la Grande-Bretagne et les **interdictions** d'importer et d'exporter imposées par l'occupant obligèrent les usines belges à fermer les unes après les autres et, par conséquent, à mettre leur personnel au **chômage**. L'autorité allemande cherchait à exploiter, par droit de conquête, au profit de l'Empire allemand, toutes les ressources de la Belgique. Les réquisitions sur les matières premières, les métaux et les machines avaient empêché denombreux industriels de poursuivre leur activité. Certaines entreprises continuaient toutefois à fonctionner en 1916. Il s'agissait de grosses sociétés dont le maintien en activité présentait un intérêt pour l'Allemagne. C'était le cas des carrières de porphyre de Quenast. Mais un grand nombre d'ouvriers d'usines belges mises sous séquestre ou auxquelles l'administration allemande avait imposé de travailler dans l'intérêt de l'occupant, obéissant à des sentiments louables de patriotisme, **refusèrent de travailler** sous le diktat allemand ou au profit des envahisseurs. Ainsi, aux carrières de Quenast, en date du 7 septembre 1916, la plupart des ouvriers en poste décidèrent de ne plus travailler au bénéfice de l'ennemi. Ce fut une **prise de position courageuse**, car ils savaient que le Comité national de secours et d'alimentation ne pourrait guère aisément subvenir aux besoins des nombreuses familles concernées par ce qui ressemblait à un défi lancé à l'envahisseur.

En réaction, pour compenser les défections, les Allemands font venir des ouvriers issus des communes de Lembeek et de Hal. Mais rapidement ces **Flamands** s'enfuient et la carrière en subit une baisse de productivité. Or, l'ennemi avait grandement besoin de gravier pour le ballast des voies ferrées, pour empierrer les routes, de macadam destiné aux tranchées et de béton pour la construction des bunkers. Jusqu'en janvier 1917, l'occupant essaya d'imposer des ouvriers carriers d'autres provinces. En février, une quarantaine d'hommes amenés de **Desteldonck** (près de Gand) arrivent à Quenast. Eux non plus ne restent pas longtemps, ils s'éclipsent à la première occasion. En fin de compte, à partir de fin janvier 1918, les Allemands font venir 250 **prisonniers italiens** qu'ils enferment dans les carrières afin qu'ils ne puissent pas s'évader. Ces malheureux sont **maltraités** et leurs conditions de vie sont si déplorables que les habitants de Quenast, déjà sans beaucoup de moyens, se mettent à les nourrir en leur lançant par-dessus les grillages d'enceinte le peu qu'ils ont encore.

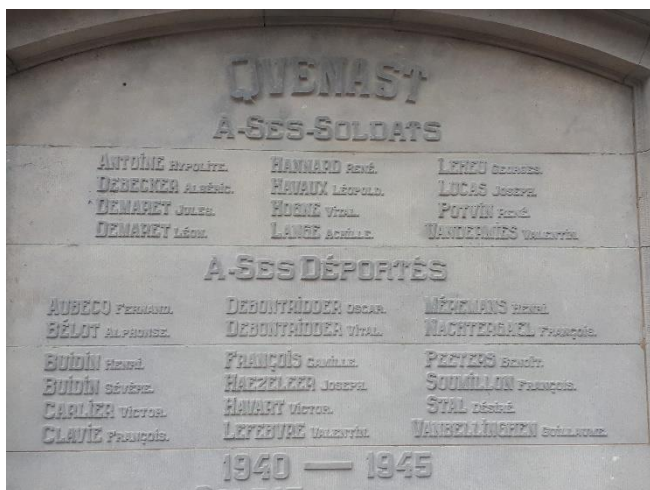
De plus, en 1916, l'armée du Kaizer avait mobilisé la majeure partie des hommes de l'Empire dans le conflit qui s'éternisait et dans les batailles qui décimaient les troupes. La réserve de soldats était tellement réduite que les **bras nécessaires** à l'agriculture et aux usines d'armement et de fabrication de matériel militaire vinrent à manquer fortement. L'ennemi a, dans un premier temps, tenté d'attirer en Allemagne des **travailleurs volontaires** contre rémunération, mais sans succès. Il a ensuite exigé des communes qu'elles lui fournissent les **listes des hommes valides inoccupés** ou ayant renoncé à leur emploi par principe patriotique — ce que les communes furent très réticentes à faire. Il faut préciser que depuis 1908, le directeur des carrières, Albert Hankar(t), était également à la tête de la commune. Une confusion semblait régner, car les services communaux étaient assurés par l'administration des carrières, ce qui offrait l'avantage aux Quenastois de ne pas payer d'impôts. Le séquestre appliqué aux carrières avait créé des conditions telles que le directeur-maître ne pouvait plus gérer son établissement ni la commune. Un certain Martin Dubois fut nommé par l'occupant au poste de bourgmestre.

N'obtenant que très peu de résultats, l'invasisseur se mit à réaliser lui-même les **contrôles** et les **rafles** et envoya de force environ 400 hommes de Quenast dans un camp en Allemagne (Soltau) d'où ils devaient partir chaque matin vers leur activité laborieuse. La plupart de ces hommes tentèrent bien de s'opposer à cette contrainte, mais l'ennemi vint à bout de leur résistance en usant de coups, de privations d'hygiène et de nourriture et par l'exposition au froid. Après quelques semaines de ces **horribles traitements**, les **réfractaires** qui n'étaient pas déjà morts étaient tellement affaiblis qu'ils étaient incapables d'effectuer un travail.

Les Allemands comprirent qu'ils n'obtenaient finalement rien à ce jeu et renvoyèrent, à partir de février 1917, ces **épaves** chez eux. La plupart des rapatriés étaient dans un état alarmant de faiblesse dû à la malnutrition, aux carences en vitamines accumulées durant le temps de leur exil. De plus, ils étaient très nombreux à avoir contracté des maladies infectieuses de toutes sortes : pneumonies chroniques, maladies de la peau, etc. De retour au sein de leur famille, ils eurent du mal à retrouver la santé.

Le pays était exsangue, il manquait de tout. Lors de leur repli, les Allemands emportaient tout ce qu'ils trouvaient comme nourriture. De nombreux **rescapés** de Soltau décédèrent en raison de l'état profond de dénutrition, cela, dans les mois qui suivirent leur rapatriement. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, ceux qui auraient pu échapper à cette issue fatale furent rattrapés par la grippe espagnole qui sévit partout sur le continent et n'épargna aucune classe sociale.

LE MONUMENT AUX MORTS



Le monument que l'on voit ici dressé dans l'angle de la maison communale est taillé dans la pierre bleue. Comme beaucoup d'autres du même genre, il a été érigé après la guerre de 14-18 et a été complété après la guerre de 40-45. Il est dédié **aux soldats de Quenast** ayant succombé aux combats et **aux civils morts** des suites de leur déportation. On y dénombre davantage de déportés décédés que de soldats. C'est un témoignage de reconnaissance éternel des horreurs qu'ils ont vécues et bien souvent gardées en eux, mais c'est aussi un hommage à ces hommes valeureux qui ont opposé leur **résistance patriotique** à l'opresseur.



Monument tel qu'il a été érigé après la Première Guerre mondiale

Les exilés français de passage à Quenast

Dans le journal qu'il tenait sur les événements de la guerre, Gaston Lefebvre note, le 29 avril 1917, l'arrivée de 857 personnes **évacuées** de Hénin-Liétard et de Montigny-en-Gohelle (Nord de la France). Et il en arriva d'autres centaines par la suite. Au cours des deux dernières années d'occupation ennemie, le Brabant donna l'hospitalité à plus de 150 000 évacués français.

Ces personnes, habitant à l'arrière du front allemand, **fuyaient les combats** violents et dévastateurs et avaient l'autorisation de rejoindre la France inoccupée via la Belgique, l'Allemagne et la Suisse. On avait promis à ces gens une évacuation de huit jours au maximum !

Les administrations communales furent chargées d'héberger et d'installer ces personnes. On mit sur pied des **Comités de secours** locaux qui pourvurent aux soins médicaux et à l'alimentation. Ceux qui ne purent être logés chez l'habitant pour cause de maladie, d'infirmité ou de vieillesse furent placés dans les hôpitaux, hospices ou établissements assimilés reconnus par le Comité de secours provincial. Tous les frais furent pris en charge par ce même comité. On s'organisa aussi afin d'héberger les orphelins et de regrouper dans la mesure du possible les familles dispersées. Il en résulta qu'au cours des trois premiers mois de 1918, 25 634 « évacués français de passage » débarquèrent en Brabant. Si 11 817 d'entre eux furent rapatriés après quelques semaines, 13 817 restèrent ici jusqu'au début de septembre 1918.

Beaucoup de ces malheureux n'arrivèrent pas à destination du fait d'une évacuation sans ordre ni méthode, d'une dispersion en cours de route et d'une mortalité importante. Ils marchaient en colonnes. Les quelques militaires allemands qui escortaient ces **convois** ne pouvaient empêcher les débandades. En octobre 1918, en quelques jours, 70 000 personnes passèrent par Nivelles d'où ils devaient repartir vers Bruxelles ou la Hollande. Ce fut une belle **pagaille** laissant sur le carreau plus de 700 personnes **décédées** de maladie et de misère. Les plus petits villages du Brabant firent l'impossible afin d'aider ces pauvres gens. On transforma les églises et les salles publiques en dortoirs, car, bien sûr, les Allemands se réservaient le logement chez l'habitant. Et les Quenastois firent preuve eux aussi de **générosité** et de **solidarité**, une fois de plus.





Transfert des réfugiés du Nord de la France vers la Belgique

La fin de la Grande Guerre

Après la capitulation de la Turquie le 30 octobre 1918 et celle de l'Autriche-Hongrie le 4 novembre, une certaine **nervosité** s'emparait des Allemands. Certains s'approprièrent tout ce qu'ils pouvaient trouver. D'autres menaient de longs convois de matériel militaire et de charrettes pleines d'un butin hétéroclite volé en cours de route. Les exactions allemandes étaient encore le lot de tous les jours, mais la rumeur d'une fin proche de ce conflit qui n'avait que trop duré commençait à se répandre. L'**espoir** renaissait dans le cœur de chaque villageois.

Chez le brasseur quenastois Lefebvre, des officiers allemands avaient réquisitionné les pièces d'habitation pour leur usage personnel. Leur **conduite indigne** faisait penser à une fin de règne. On voyait depuis le 8 novembre passer des hordes de soldats s'en retournant, refusant d'aller au combat. Une incroyable **pagaille** se répandait au sein des troupes de l'envahisseur.

Le dimanche 10, la nouvelle se diffusa : l'Empereur et le Kronprinz renonçaient au trône. La révolte du peuple allemand grondait outre Rhin. Les occupants de chez les Lefebvre se mirent à vendre du beurre, du sucre, du saindoux avant de s'apprêter à **décamper**. Pendant que des avions alliés circulaient de plus en plus nombreux dans le ciel, des Allemands (on disait les « Boches ») s'enivraient comme pour conjurer le sort. Laissés sans réelle surveillance, les trains de denrées de toutes sortes stationnés en gare de Quenast furent **pillés** par les villageois.

Le lundi 11, l'**armistice** est signé, à 11 heures. Quelle joie et quel délire s'emparent de la foule de villageois rassemblés sur les places. On pavoise avec ce que l'on peut trouver comme drapeau. Le soir de ce jour tant attendu, on fait bombance ! La musique sort dans les rues. Jamais on n'aura joué *La Brabançonne* autant de fois que ce soir-là.

Le mardi 12, **les Allemands s'en vont**. Il y a encore des échauffourées entre eux et les pillards de trains. Il y a des tués à Virginal. On entend des explosions retentir au loin : il s'agit de trains de munitions que l'on a fait sauter. Partout on attend avec impatience l'arrivée des **Alliés**...